

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

## LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

VII.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-on en baissant la voix.

Alors celui qui invoquait le silence ajouta tout bas :

—Regardez donc la fenêtre de la maison qui est en face de nous, là bas, de l'autre côté de la route.

Tous les regards de la bande se tournèrent immédiatement vers le point signalé.

—Qu'était il donc arrivé en face ? interrogea M. de Valasco.

—Ce que j'avais prévu. La fenêtre s'était éclairée à nouveau, et la personne pour laquelle la servante avait préparé les couvertures était entrée dans la chambre. C'était une belle jeune fille brune qui ne devait pas avoir plus de seize à dix-sept ans. Par la fenêtre béante, on la voyait, dans cette partie de la chambre qu'on pouvait apercevoir, faisant ses petits préparatifs de nuit.

Avant qu'elle eût été remarquée par celui des officiers qui l'avait montrée à ses camarades, j'avais déjà constaté sa présence depuis quelques minutes, et il m'avait semblé, en la voyant

porter plusieurs fois la main à ses yeux, qu'elle devait pleurer. Quand elle fut découverte par la troupe, elle était occupée, devant la glace de la cheminée, à retirer ses boucles d'oreilles. Sur le marbre de la cheminée brûlaient deux bougies dont la lumière offrait, bien éclairé aux regards des couvres, son frais et charmant profil.

—Ohut ! ohut ! messieurs, n'effrayez pas l'oiseau ! recommanda bien bas celui qui avait appelé l'attention sur elle.

Le silence se fit. Comme le punch avait fini de brûler, la salle était complètement obscure. Si sa vue s'était portée vers l'hôtellerie, rien ne pouvait avorter la jeune fille que, dans les

ténèbres du premier étage, une dizaine d'hommes avilés épiait ses mouvements.

—M. de Saint-Dutasse la suivait-il aussi du regard ? interrompit encore François.

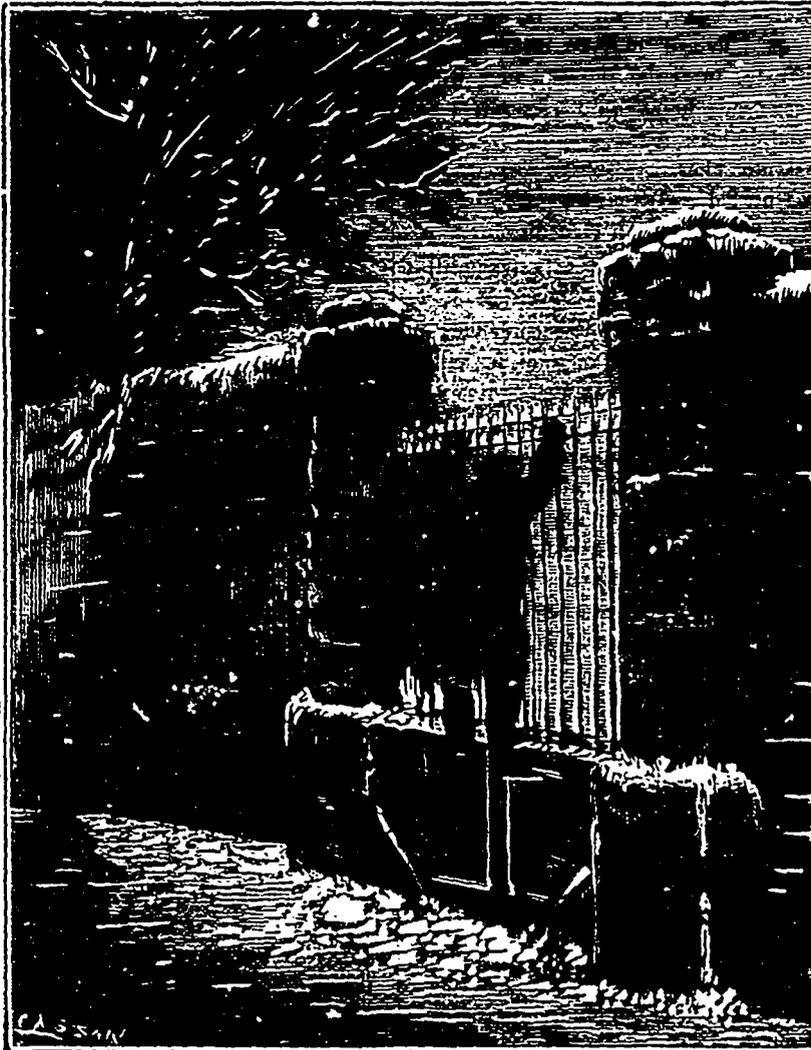
—Oui. Il n'avait eu besoin ni de lever ni de changer de place... la fenêtre était bien en face devant ses yeux. Moi, j'avais le cœur serré, car un pressentiment me disait qu'un malheur allait arriver... Il ne se fit pas attendre !... Un moment la jeune fille avait disparu dans la partie invisible de la chambre ; elle revint bientôt devant la glace, vêtue d'un long peignoir blanc, pour s'y coiffer de nuit.

Un sourd murmure d'admiration courut dans la salle quand on vit les cheveux dénoués s'épandre tout à coup en splendide manteau sur les épaules de l'enfant et s'allonger jusqu'à ses talons.

—Eh ! eh ! fit un convive à mi-voix... c'était

bien, je crois, le grand diable de chef d'escadrons... eh ! eh ! ce serait une belle occasion pour de Saint-Dutasse de mettre en pratique sa fameuse théorie de la seule conquête dont on se puisse vanter... de la conquête foudroyante.

—Oui, la conquête d'une femme qu'on n'a jamais vue ! dit un autre.



...Le chevalier eut bien vite franchit cette grille et gagné le pied de la maison.

—Et qu'on fascine s'échange-tenante l'ajouta un troisième.

—Sans lutte et sans larmes ! continua un quatrième.

Et les voilà qui, tout bas, mais avec une petite pointe de goguenardise, se mettent à répéter ce qu'avait professé mon maître sur ce qu'il prétendait être le seul triomphe dont il fût permis de se glorifier. Ce fut encore le maudit grand diable qui finit d'attacher le grelot :

—Dis donc, chevalier, prononça-t-il moqueusement, toi qui demandait tout à l'heure qu'on te mit à l'épreuve, avoue que tu serais fièrement penard si, en ce moment, on tenait le pari que tu as proposé ?

Que vous dirais-je, monsieur de Valnac ? continua Bourguignon d'une voix triste. Si remarquablement doué que fût mon maître, il était un homme comme les autres, et, par conséquent, il avait sa bonne dose d'amour-propre et de vanité.

Devant ces écervelés auxquels il s'était imposé en maître, il ne voulut pas reculer... il eut peur des railleries qui pleuvaient sur lui... il vit son prestige évanoui s'il montrait qu'il n'avait été qu'un simple vantard. De plus, il avait bu deux énormes verres de ce rhum, qu'il évitait ordinairement comme peste, mais qui, à cette heure, lui incendiait le cerveau. Bref, l'amour-propre et le rhum combinés firent qu'il répondit à la sorte de provocation du grand diable :

—Tiens d'abord le pari, mon cher.

—Eh bien, soit ! il est tenu ! dit vivement l'autre, un peu vexé de n'avoir pas pu mettre mon maître au pied du mur.

—Alors j'accepte l'épreuve, prononça d'une voix tranquille M. de Saint-Dutasse.

À cet acquiescement, un louangeur frémissement courut autour de la table en faveur du chevalier. Mais, moi, je savais à quoi m'en tenir. J'avais trop bien étudié toutes les diverses intonations de mon maître pour me tromper à l'accent avec lequel il avait répondu. C'était son calme de mauvais aloi et il lui avait fallu un suprême effort de volonté pour affermir sa voix qui tremblait à la pensée de la mauvaise action que sa vanité le poussait à commettre... Il se leva donc brusquement, d'une seule pièce, en homme qui ne veut pas s'accorder le temps de revenir sur lui-même et, après avoir silencieusement examiné la maison pour étudier ses moyens d'escalade, il se dirigea vers la porte de la salle en disant d'un ton bref :

—A bientôt, messieurs !

Il allait sortir quand le grand diable l'arrêta au passage par ses mots :

—D'abord, chevalier, précisons bien notre pari. Il s'agit pour toi de te présenter devant cette charmante créature qui est là-bas et, "sans lutte, sans larmes," de la faire céder à ton pouvoir et d'obtenir immédiatement sa défaite. Voilà ce que nous avons tous compris... Est-ce bien aussi cela que tu as voulu nous dire ?

—Parfaitement !

—Si tu as quelque chose à retirer de ton programme, dis-le pendant qu'il en est encore temps.

Mais parler ainsi à mon maître, c'était lui faire sentir l'éperon qui ne devait servir qu'à le rendre plus ardent à persister.

—Je maintiens tout ce que j'ai avancé, répondit-il aussitôt.

Et il se dirigea vers la sortie pour s'en aller. Mais à quelques pas de la porte, il se retourna pour ajouter :

—Il est bien entendu que le pari ne tient pas si, avant que

j'aie atteint la fenêtre, cette femme a fermé sa croisée. Je veux bien me compromettre, mais je ne tiens pas à me faire prendre pour un voleur qui s'introduit en cassant un carreau.

—Ta condition est acceptée, dirent plusieurs voix.

—Alors au revoir, messieurs ! répéta M. de Saint-Dutasse en gagnant encore la porte.

—Au revoir et bonne chance, cher chevalier, lui répondit-on à la ronde.

Monsieur n'avait pas encore atteint la porte qu'un des convives maugréa subitement :

—Patatras ! va te faire lanlaire ! notre pari tombe à l'eau. Voici justement la belle qui se prépare à fermer sa croisée.

Je me trouvais tout près de M. de Saint-Dutasse que je voulais suivre pour, si besoin en était, lui faire la courte échelle. Quand on annonça que le pari allait être annulé, il me sembla entendre sortir de sa poitrine un discret soupir de satisfaction d'être dispensé de la criminelle entreprise que son orgueil lui avait fait accepter... Tous les regards s'étaient tournés vers la jeune fille qu'on voyait, les mains en avant, marcher vers la croisée pour en fermer les volets. Les bougies qui se trouvaient maintenant derrière elle, la faisaient paraître comme une ombre noire au milieu du cadre éclairé de la fenêtre...

À ce moment il se passa un fait étrange ! Les mains que notre inconnue tendait vers les volets se portèrent tout à coup à son front comme si elle y ressentait une douleur, puis elle se recula en chancelant et disparut à nos yeux dans cette partie de la pièce qui nous était invisible.

Aussitôt les réflexions allèrent leur cours.

—Elle nous aura aperçus et se sera effarouchée.

—Alors il faut qu'elle ait la vue bien fine pour nous avoir découverts dans nos ténèbres.

—Le fait est qu'elle ne revient toujours pas fermer sa fenêtre.

Un quart d'heure s'écoula sans que la jeune fille eût reparu. Les bougies continuaient à brûler sur la cheminée, éclairant la portion de la chambre que fouillaient nos regards. Les commentateurs se poursuivirent.

—Elle s'est peut-être endormie sur une chaise ?

—Ou elle a été se coucher ailleurs. La chambre que nous voyons est sans doute son cabinet de toilette.

—En ce cas, elle aurait soufflé les bougies avant de se retirer.

Un rire railleur, celui du satané grand diable, s'entendit alors en même temps que ces paroles :

—Ma parole d'honneur ! on dirait presque qu'elle attend de Saint-Dutasse.

Ces mots firent tressaillir mon maître en lui rappelant qu'il avait déjà trop tardé. La fenêtre étant restée ouverte, on était dans les termes du pari... il lui fallait donc s'exécuter sans hésitation.

—Alors il serait peu galant de la faire plus longtemps attendre, répondit-il vivement.

Et, cette fois, il partit après m'avoir formellement interdit de le suivre. Nous le vîmes bientôt traverser la route.

Une froide nuit qui, ce soir-là, s'annonçait par une légère couche de neige que le premier rayon de soleil du matin ferait disparaître, ne justifiant en rien cette fenêtre laissée ouverte plus que le temps nécessaire de changer l'air des appartements, ferait croire qu'un mauvais génie s'était fait le complice de ces hommes abrutis par l'ivresse et les mauvaises

passions pour l'accomplissement de l'œuvre diabolique dont il forçait pour ainsi dire un des leurs à l'accomplissement.

Le mur qui entourait le jardin, je vous l'ai dit, cessait devant la maison où il était remplacé par une grille facile à escalader. Un parterre, de quelques mètres de large, s'étendait entre cette grille et la demeure. Le chevalier eut bien vite franchi cette grille et gagné le pied de la maison.

Il s'accrocha ensuite au treillage sur lequel grimpaient la vigne vierge qui tapissait la façade et il commença son escalade. Moi, pendant qu'il grimpa, ça me faisait boum ! boum ! dans la poitrine... Quand sa tête eut dépassé le bord de la fenêtre, M. de Saint-Dutasse regarda dans la chambre, puis, au lieu de poursuivre son ascension, il s'arrêta.

—Tiens ! pourquoi ne continue-t-il pas ? Est-ce qu'il n'y a personne dans la chambre ? Voit-il un danger ou un obstacle ? se disait-on dans la bande qui l'avait suivi des yeux.

Puis se fit entendre la voix du grand diable qui soufflait aux autres :

—Messieurs, je crois que nous avons gagné notre pari, car voici notre héros qui bat en retraite.

Effectivement, mon maître avait redescendu de deux échelons sur la treille. Mais il s'en tint là. Après un petit temps, durant lequel il se consultait sans doute, il se remit vivement à monter, atteignit la fenêtre qu'il enjamba et mit le pied dans la chambre. Derrière lui, il referma la croisée...

Alors ce fut bien drôle, allez, monsieur de Valnac !... Tous ces hommes, que le vin rendait fous tout à l'heure, n'eurent pas plutôt vu la fenêtre se fermer, qu'ils demeurèrent muets et sombres comme si, tout à coup, ils venaient de comprendre qu'ils étaient complices d'une terrible et honteuse infamie.

Les lumières s'éteignirent dans la chambre de la maison ! Puis, après une longue attente, nous vîmes mon maître rouvrir la fenêtre et redescendre le long de la treille.

—De Saint-Dutasse a gagné, s'écria le grand diable, rallumons nos lumières et fêtons la rentrée du triomphateur.

Quand mon maître reparut dans la salle, il était bien pâle, mais très-calme ; il tira de sa poche une longue tresse de cheveux qu'il montra, en disant :

—Voici la preuve promise.

—Sans lutte ni larmes, n'est-ce pas ? insista le grand diable.

—Sans lutte ni larmes, je le jure ! répondit le chevalier qui avait un peu hésité.

C'était en vain qu'on s'était promis de fêter le vainqueur... la gaieté avait fui sans retour. On se sépara bientôt, chacun pour gagner son lit. Lorsque M. de Saint-Dutasse fut dans sa chambre et qu'il vit sur une table l'argent du pari qui m'avait été remis pour le lui donner, il le regarda en blémissant, puis il me dit :

—Cette auberge doit avoir un puits... descends pour y jeter cet or.

Et il murmura en se voilant la face de ses deux mains crispées :

—Je ne suis qu'un misérable !

Le lendemain, au point du jour, toute la bande remontait à cheval et poursuivait sa route.

—Ainsi donc, M. de Saint-Dutasse montait quand, sur l'honneur, il affirmait aux autres avoir possédé cette femme sans lutte ni larmes ? demanda Francis dès que le domestique eut terminé son récit.

Bourguignon secoua la tête.

—Non, monsieur, dit-il. Mon maître ne montait pas, il disait la plus stricte vérité... seulement il...

Le vieillard n'acheva pas sa phrase, car la voiture venait de s'arrêter et le cocher ouvrit la portière en annonçant :

—M. le comte est arrivé à Clichy-sous-Bois et là, derrière ces arbres, à l'entrée du village, je crois bien que voici la maison qu'il m'a désignée.

## VIII.

Descendu de voiture, Bourguignon, après avoir vainement cherché des yeux la demeure dont venait de parler le cocher, s'était tourné tout désappointé vers M. de Valnac.

—Où donc se trouve l'habitation ? je n'aperçois qu'un long mur, demanda-t-il.

—Peu élevée de construction et située au milieu du jardin, elle est invisible du dehors, répondit le comte.

—Est-ce que tu peux la voir, toi, du haut de ta voiture ? cria le vieux domestique au cocher.

Ce dernier se dressa debout sur son siège.

—Parfaitement, dit-il, je vous annonce même qu'on y veille encore, car il y a de la lumière.

—Bravo ! fit le valet en se frottant les mains. La maison est habitée, c'est déjà bon signe. Reste maintenant à savoir si les tourterelles que nous allons trouver au nid sont bien ceux que nous cherchons.

—Nul autre habitant que ma sœur ne peut occuper cette propriété, car je ne sache pas qu'elle l'ait louée ou vendue, affirma Francis.

—Très-bien. Alors entrons vite, ajouta Bourguignon qui, soudainement, s'arrêta et se gratta l'oreille en maugréant :

—Tiens, je n'y avais pas pensé.

—Pensé à quoi ? demanda Francis qui l'avait suivi.

—A la façon d'entrer. N'ayant pas la clef, il va nous falloir carillonner à tour de bras, ce qui n'est pas un vrai moyen de surprendre les gens. Il arrivera donc ou que nos pigeons nous laisseront nous morfondre à la porte... ce qui est sans agrément par un froid pareil... ou prendront leur vol et, alors, Dieu sait quand je pourrai remettre le grappin sur Paul Avril.

—La propriété n'a pas d'autre issue.

—C'est possible, mais mon gaillard aurait bien vite fait de passer par-dessus le mur, répondit le serviteur.

Tout à coup il se frappa le front en s'écriant :

—Eh parbleu ! pourquoi ne faisons-nous pas de même ?

—Tu veux franchir la muraille ?

—Dame ? c'est le meilleur moyen de se passer de clef et de fracas de sonnette. Nous allons faire approcher la voiture le long du mur dont, ainsi, nous atteindrons facilement la crête. Une fois là, il n'y a plus qu'à se pendre de l'autre côté à bout de bras, puis à se laisser tomber.

—Un pareil exercice à ton âge !

—Bah ! bah ! J'en vauds bien encore un autre.

—Allons, viens, dit de Valnac en célant à la volonté du vieillard.

Comme l'avait prévu Bourguignon, du haut de la voiture, rangée au plus près, on arrivait sans grand effort à se mettre à cheval sur le mur. Sans hésitation et avec une agilité rare, le valet eut bien vite opéré sa descente dans le jardin où il fut promptement rejoint par le comte.

—Gagnons cette pelouse, d'où nous pourrions examiner la

maison, conseilla-t-il en se préparant à sortir des massifs qui garnissaient ce côté de la propriété.

M. de Valnac fit quelques pas dans la direction indiquée, mais, après avoir jeté les yeux sur les deux croisées où, à pareil moment de la nuit, se montrait encore une lueur, il s'arrêta subitement à la pensée du rôle qu'il se disposait à jouer à l'égard de Mme d'Armangis.

En se présentant en plein jour pour surprendre sa sœur dans cette solitude qu'elle partageait avec un jeune homme, il pouvait bénévolement accepter l'explication quelconque qu'il plairait à Berthe de lui donner sur la présence d'Avril en cette maison. Mais, la nuit, dans ces ténèbres où s'abritait la coupable, venir mettre Mme d'Armangis dans l'impossibilité de nier ses adultères amours, était-ce bien le rôle d'un frère ?

— Eh bien ? Pourquoi hésitez-vous ? demanda Bourguignon qui était revenu sur ses pas en s'apercevant que le jeune homme ne l'avait pas suivi.

Franois étendit la main vers la maison :

— Tu vois cette fenêtre à droite ? dit-il.

— Oui... où il y a de la lumière. Après ?

— Là est une chambre à coucher.

— Après ? répéta encore le valet.

— Regarde maintenant l'autre fenêtre, dans l'angle de gauche.

— Elle est sombre, cette autre.

— C'est celle d'une seconde chambre à coucher... Me comprends-tu ?

— Ma foi ! pas beaucoup... ah ! si, si, je devine ! Parbleu ! oui, j'y suis !... et en plein encore. Vous me donnez à entendre que... que... que, par économie, on se contente d'une bougie pour deux.

A cette explication qui lui prouvait qu'il était deviné, de Valnac remua affirmativement la tête et ajouta :

— Je ne puis donc, moi, le frère, te suivre là-haut.

— Mais je vous ferai respectueusement observer qu'il n'y a pas qu'une seule chambre éclairée... il y en a deux.

— L'autre est un petit salon intermédiaire où une lumière aura sans doute été oubliée.

— Bien. Admettons cette lumière oubliée dans le salon. Mais de ce qu'une chambre à coucher est sombre pendant qu'une bougie brûle dans la seconde, est-ce qu'on ne peut pas conclure aussi que toutes deux sont habitées... seulement dans l'une on veille encore, tandis que dans l'autre on ronfle depuis longtemps.

Et, comme son regard venait de se tourner vers les fenêtres, Bourguignon s'écria tout à coup :

— Tenez, la meilleure preuve qu'on veille dans une chambre, regardez donc cette ombre chinoise qui se projette sur le rideau !... N'est-ce pas la silhouette d'un homme... et tout habillé ?

— C'est vrai ! fit de Valnac, les yeux fixés sur le rideau.

— C'est mon jeune homme... il songe maintenant à se coucher, après avoir sans doute lu jusqu'à cette heure au coin du feu.

Au moment même où le serviteur donnait cette explication, une autre ombre passa rapide sur le rideau, mais, pourtant, pas assez vite pour que les observateurs n'eussent le temps de reconnaître la silhouette d'une femme en toilette de nuit. Derrière elle, la première ombre parut s'élançer à sa poursuite. Puis, immédiatement, à la fenêtre voisine, les deux ombres reparurent enlacées ; l'une, à peu près nue, se débattant entre les bras de l'autre.

De Valnac et Bourguignon venaient d'assister à la scène où Mme d'Armangis, à la vue de Paul qui arrivait à elle pour la saisir, avait, d'un bond hors du lit, échappé à son étrointe et s'était mise à fuir vers le petit salon.

Ce spectacle était tellement intelligible pour ceux qui l'épiaient du dehors que toute hésitation cessa en M. de Valnac qui, à la vue du danger que courait sa sœur, s'élança vers la maison pour lui porter secours.

— Pourvu que ce fou n'aille pas m'assommer mon jeune homme ! pensa le vieillard qui, se hâtant de suivre le comte, le rejoignit au moment où celui-ci, du seuil de la porte du salon, voyait la cravache d'Avril s'abattre sifflante sur le visage de Mme d'Armangis.

A l'apparition inattendue de son frère, Berthe ne songea d'abord qu'à la nudité en laquelle son dernier voile en lambeaux l'exposait aux regards de François. Sans prononcer un mot, elle s'élança vers sa chambre à coucher où elle s'enferma.

Une scène terrible allait éclater entre les deux hommes restés en présence, quand, tout à coup, le comte, qui s'élançait déjà sur Paul, s'arrêta cloué sur place, maîtrisant l'immense colère qui lui était montée au cerveau.

— Dans l'intérêt de Mme de Jozères, prenez garde ! venait de lui souffler Bourguignon.

De son côté, l'héritier avait bravement fait face à celui qu'il s'attendait à voir lui demander compte du brutal outrage que, sous ses yeux, avait subi sa sœur. Au feu qui brillait dans les yeux du comte, au tremblement qui secouait ce corps d'hercule, Avril sentit qu'un redoutable danger le menaçait, s'il ne quittait la place. Néanmoins, par vaillante bravade, il eût tenu tête à l'orage sans Bourguignon qui, en le tirant par le bras, lui murmura :

— Pas de bêtises, mon futur millionnaire.

L'amour avait dompté M. de Valnac ; la cupidité eut raison d'Avril, qui se laissa entraîner par le vieux domestique.

Il venait de disparaître quand, vêtue d'un peignoir, Berthe rentra dans le salon. Elle était calme... presque souriante. C'était à croire qu'elle n'avait été pour rien dans ce qui s'était passé.

— Où donc est M. Avril ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Il s'éloigne ! dit François au comble de la surprise que lui causait une pareille tranquillité.

Elle alla soulever le rideau de la fenêtre et, tant qu'elle put le voir, elle suivit des yeux le fugitif qui traversait le jardin. Alors, revenant à la cheminée, elle s'accouda sur le marbre devant la glace et, silencieuse, elle se mit à regarder le silon sanglant qui lui coupait le visage.

Entre M. de Valnac, qui s'indignait de rencontrer un aussi honteux sang froid chez sa sœur, et Mme d'Armangis qui, les yeux sur la glace, paraissait réfléchir, le silence se prolongea assez longtemps pour devenir pesant à l'un et à l'autre personnage.

Ce fut Berthe qui le rompit.

Elle se retourna, jouant avec la cravache que Paul avait rejetée sur la cheminée, et d'une voix sèche qui trahissait une sourde rancune contre son frère :

— Mon cher François, demanda-t-elle, pouvez-vous m'apprendre à quel hasard je dois, au milieu de la nuit, votre visite intempestive ?

A ce cynique mot qui lui prouvait que, loin de penser à s'excuser, elle avait la hardiesse de son impudique conduite, le comte baissa la tête et répondit tristement :

—Croyez que je ne serais pas monté à cet étage, si je n'avais eu, quand j'étais en bas, dans le jardin, la preuve que vous couriez un danger. Alors mon dévouement pour vous m'a fait oublier qu'un sentiment de délicatesse m'interdisait d'acquiescer une certitude.

—Une certitude, dites vous ? Et depuis quand vous dois-je compte de mes actes ? demanda impudemment Mme d'Armangis.

—Je n'ai nulle prétention à vouloir contrôler vos actions, je vous le jure.

—Alors pourquoi les espionner ?

—Espionner ! répéta M. de Valnac froissé par ce mot.

Puis, d'une voix grave :

—Un tout autre motif, je vous l'atteste, m'a conduit en cette maison.

—Arrivez vous donc ici pour chercher querelle à M. Avril ?

—Querelle ? redit le comte avec un sourire de mépris. La meilleure preuve du contraire est qu'il est sorti sain et sauf de ce salon où j'aurais dû le tuer sur place.

Berthe s'approcha lentement de son frère et, le regardant dans les yeux, demanda d'une voix qui jouait l'étonnement :

—Tuer M. Avril !... Pourquoi donc ?

A cette question, un indicible désespoir vint, comme un coup de foudre, s'emparer du jeune homme. Si profondément mauvaise que fût la nature de sa sœur, un seul sentiment noble avait toujours survécu en elle. C'était ce féroce orgueil du nom, cette fierté de race tellement immense qu'elle l'avait faite meurtrière.

Et maintenant Francis, frémissant d'horreur, se demandait si cette femme était vraiment tombée si bas dans la fange qu'elle pût, sans rougir, feindre d'ignorer pourquoi il voulait tuer l'homme dont elle avait reçu le plus ignoble outrage.

—Vous ne savez pas pourquoi j'aurais dû tuer ce misérable ? demanda-t-il avec un accent qui vibrait indigné.

—Non, fit Mme d'Armangis sans baisser les yeux.

Le comte posa le doigt sur le front de sa sœur au point où commençait le déshonorant sillon et il s'écria :

—Berthe, as-tu donc oublié que tu es une de Valnac ?

A cet appel fait à son orgueil, la grande dame se redressa convulsivement, et un éclair de fureur s'alluma dans ses yeux. Mais cette énergie s'éteignit subitement et, haussant les épaules, elle éclata d'un rire amer en répondant :

—Une de Valnac ? Oui, je l'étais encore il y a une heure ?

—Et maintenant ? balbutia Francis qui tressaillait de crainte d'avoir trop bien compris.

Elle hésita un moment, puis d'un ton précipité, comme si elle avait honte de ce qu'elle allait avouer :

—Maintenant, dit-elle, j'aime cet homme.

—Cet infâme, qui...

—Oui, cet homme qui m'a cravachée comme si j'étais une chambrière, articula-t-elle en blémissant.

De Valnac se cacha le visage dans ses mains, dont les doigts laissèrent bientôt s'échapper de grosses larmes. Ce désespoir émut enfin l'audacieuse créature qui, avec l'accent d'une tristesse infinie, continua d'une voix basse :

—Oui, pleure, Francis ; pleure de me voir tombée si bas... me voilà donc arrivée à ce dernier degré d'opprobre que je baise la main qui m'a frappée... moi, la femme de toutes hardiesses ! Peut-être est-ce le châtement que Dieu me réservait ? Qui

m'eût dit hier que je me courberais lâche et soumise sous un dégradant amour, m'eût fait rire de pitié. Et pourtant me voilà vaincue par une indomptable passion... parce qu'un goujat m'a traitée en fille perdue.

D'où vient cet amour soudain, irrésistible, dont j'ai honte, qui me torture le cœur ? Quelle folie me pousse vers cet homme qui, alors que j'étais en sa puissance, m'a tout à coup dédaignée pour m'infliger cette insulte que, ce matin encore, je lui eusse fait payer de son sang et qui, à cette heure, me laisse indifférente à l'invocation que tu adresses vainement à cet orgueil de race qui me faisait tout braver ?

—Reviens à toi, Berthe. Repousse de toute l'énergie de ta volonté un avilissant amour qui doit te perdre, prouonga de Valnac d'un ton suppliant.

—Le repousser ? Et le puis-je ? Non, cet amour est le commencement de ma punition. Par quel sinistre caprice de dépravation m'a-t-il tout à coup mordue au cœur ? En vain j'en rougis et je voudrais m'y soustraire ! Malgré moi, il m'entraînera sur une pente funeste, car, tu le dis bien, il me perdra... j'en ai le pressentiment.

—Songe à ta fille ! Sois une mère pour elle. Cette affection remplira si complètement ton cœur que nulle autre passion n'y trouvera place.

Cet appel au sentiment maternel parut, un moment, avoir touché Mme d'Armangis, mais, tout aussitôt, elle répéta de sa voix brève :

—J'aime cet homme !

—Dis-toi que, pour la protéger, ta fille ne peut plus compter sur son père, dont la folie va éteindre de plus en plus l'intelligence. Hier, une nouvelle crise, plus furieuse que les autres, est venue l'abattre. Blanche était présente, j'ai pu parvenir à lui dissimuler la vérité en lui cachant le vrai sens des paroles que la démence soufflait à ton mari.

—Il me mandissait, n'est ce pas ?

—Oui, mais sans te nommer.

—Et, pourtant, ce n'est pas moi qui, de tous, ai le plus tourmenté la vie de ce malheureux... D'autres ont cruellement réveillé ces remords qui lui a fait perdre la raison.

Dans la mémoire de Francis passa rapidement le souvenir de la conversation qu'il avait entendue, quelques heures auparavant, alors que Bourguignon l'avait laissé sans lumière dans le salon.

—Oh ! fit-il, je les connais, ces autres. Tu veux parler du docteur Perrier et de M. de Jozères.

Berthe, étonnée, regarda son frère.

—Comment sais-tu cela ? demanda-t-elle brusquement.

—Que t'importe, pourvu que je le sache. Ce sont bien leurs noms, n'est-il pas vrai ?

—Oui, mais tu en oublies un.

—Lequel ?

—Celui de la Cardoze.

—La Cardoze, dis-tu ? Cette servante de Perrier ? s'écria M. de Valnac surpris d'apprendre que cette femme avait pesé sur le passé de M. d'Armangis.

—Oh ! fit Berthe avec un ironique sourire, Nicole n'a pas été toujours la servante très-humble du docteur !... Et aujourd'hui encore elle n'en a que le nom, car sa domination sur son maître n'a rien perdu de sa puissance.

—Mais le médecin est marié ?

—Oui, à une malheureuse femme qui, depuis que son sort

est lié à celui de cet homme, n'a cessé d'être en proie à une lente souffrance sous laquelle se cache, j'en suis certaine, un muet et incessant chagrin. Pour quel mystérieux motif le coquin a-t-il épousé cette infortunée, alors que la Cardoze avait des droits dont elle a fait le sacrifice ? Il m'a toujours été impossible de sonder cette ténébreuse affaire... Je n'ai rien pu découvrir.

—Et, d'une voix moqueuse, madame d'Armanigis ajouta en haussant les épaules :

—La police elle-même y a perdu son latin quand elle a voulu s'en mêler.

—Quoi ? la police est intervenue ?

—Oui. Sur une lettre que Mme Perrier avait secrètement adressée au parquet, lettre qui alléguait certains faits que j'ignore, la police s'est présentée au domicile du docteur pour procéder à une enquête. De l'état maladif de Mme Perrier... qui, au dernier moment, a désavoué sa lettre... le procès-verbal a conclu que la pauvre femme, minée par la souffrance, n'avait plus toute sa raison, et les faits dénoncés par elle ont été tenus pour faux. La chose a été si promptement étouffée qu'il est à croire que de Jozères, alors très-haut et très-puissant fonctionnaire au ministère, a dû mettre la main à la pâte en faveur de Perrier.

Toujours est-il qu'une fille Françoise Bédache, qui s'y trouvait mêlée, fut, quelque temps après, mariée par M. de Jozères à un de ses employés du nom de Pillois. En récompense du service secret que lui avait rendu cette femme, il protégea si fort son mari que cet homme, quand il mourut quelques années après, avait déjà obtenu un scandaleux avancement.

—Et rien n'a transpiré de cette affaire ?

—Rien. La police l'a d'autant mieux oublié que, depuis cette époque, Mme Perrier n'a plus fait parvenir de nouvelle plainte... car sa lettre n'a été suivie d'aucune autre. Le docteur en sortit blanc comme neige. On lui adressa presque des excuses ; puis le silence se fit derrière cette enquête.

—Peut-être n'y avait-il vraiment rien à reprocher à Perrier ? Ce mystère, que voulait pénétrer la police, n'existait probablement que dans le cerveau de la malade, dit M. de Valnac.

—Oh ! que non pas ! répliqua vivement Berthe. Si je ne puis préciser quel est ce secret, je suis certaine, en revanche, de son existence... car, il n'y a pas bien longtemps, je viens d'en avoir une preuve.

—Laquelle ?

—Attends ! fit Mme d'Armanigis, qui se dirigea vers sa chambre à coucher dans laquelle elle entra et dont elle revint aussitôt, tenant à la main le calepin rouge que lui avait confié Paul et qu'il avait oublié de reprendre au départ.

—Examine ce livre, dit-elle en le tendant à son frère qui l'ouvrit.

—Ce manuscrit est complètement inintelligible ! déclara le comte après avoir vainement tenté de déchiffrer le griffonnage qui en noircissait les pages.

—Oui, mais les titres de chapitres peuvent se lire.

Et, reprenant le livre, Berthe le feuilleta, puis, le rendant tout ouvert à certain passage sur lequel son doigt resta posé :

—Tous, vois ce titre, dit-elle.

—“ Le mariage de madame Perrier, ” lut M. de Valnac à l'endroit indiqué.

—Donc, il existe, chez le docteur, un mystère qui concerne sa femme, reprit Mme d'Armanigis qui, ce disant, retirait des mains de son frère le carnet qu'elle glissa dans une poche de son gilet.

François avait suivi des yeux la disparition du calepin. En montrant la poche qui le contenait, il demanda :

—Quel est ce manuscrit ?

—C'est celui dans lequel de Saint Dutasse a consigné tous les secrets qu'il a surpris.

—Et il te vient de... ? commença le comte qui s'arrêta, n'osant prononcer le nom d'Avril.

Sa sœur comprit son hésitation et, affectant de sourire, elle remua la tête en disant :

—Oh ! tu peux le nommer, François. Quoi que tu fasses pour ne pas me le rappeler, sa pensée est là, brûlante, dans mon cœur, et je ne saurais l'en arracher. Si je ne t'ai pas encore quitté pour me mettre à sa poursuite, c'est qu'à cette heure nocturne je ne saurais où le trouver. Mon existence est désormais attachée à celle de cet homme... c'est invincible, fatal... Loin de m'en défendre, je courrai, soumise et suppliante, au-devant de tous ses caprices et de ses plus impérieuses volontés.

Et, éclatant d'un rire nerveux, elle montra le marbre de la cheminée, en s'écriant :

—Tiens, frère... je vais te causer une affreuse douleur en te l'avouant... J'ai la honteuse envie, en allant retrouver Avril, de lui rapporter cette oravahe !

En même temps qu'elle prononçait ces mots, Mme d'Armanigis, l'œil tout étincelant d'une lueur étrange, frissonna comme si, sur ses belles épaules, elle sentait encore mordre la lanterne.

Puis, d'une voix plus calme, elle reprit :

—Oui, j'avais attiré Avril ici pour le dépouiller de cet héritage du chevalier qui me faisait trembler. Quand il m'a remis ce calepin, j'ai cru avoir d'abord tout obtenu, mais je n'ai pas tardé à reconnaître l'inutilité de ma victoire en essayant sans succès de deviner ce grimoire. Aussi ne puis-je t'exprimer de quelle rage j'ai été saisie quand, après avoir lu le titre qui me l'annonçait, je me suis vue impuissante à comprendre le chapitre qui concerne le mystère de la maison Perrier.

—Mais, fit le comte, si ce manuscrit contient tous les secrets dérobés par le chevalier, il est d'autres chapitres qui, en admettant que tu aurais pu les lire, étaient plus importants pour toi à connaître.

—Tu veux parler de ceux qui me regardent ? A quoi bon ? Penses-tu qu'ils puissent m'apprendre rien que je ne connaisse ? dit cyniquement Berthe.

—Ne renferme-t-il pas aussi ceux qui parlent de ton mari ? Tout à l'heure tu m'as avoué que de Jozères, Perrier et la Cardoze avaient cruellement exploité le remords et les frayeurs de ton mari.

—... eh bien ?

—Ce livre, que nous ne pouvons comprendre, doit fournir, à ce sujet, de précieux détails.

A cette phrase, Mme d'Armanigis haussa légèrement les épaules.

—De ce côté encore, dit-elle, je n'ai rien plus rien à découvrir.

—Tu sais donc cette histoire ! s'écria François tout en tremblant d'apprendre une nouvelle infamie de sa sœur.

D'un brusque mouvement de tête, elle fit un signe affirmatif, puis de sa voix brève prononça :

—Si je la sais ?... sans aucun doute, puisque rien ne s'est passé sans ma participation.

Et, comme son frère la regardait tout effaré par son audacieuse franchise, elle continua :

—Pour garder l'oiseau, il m'a bien fallu en abandonner des plumes à ceux qui m'avaient rabattu le gibier dont j'avais perdu la piste... Oui, je vois que tu ne comprends pas un mot de ce que je te dis... Eh bien, pour m'expliquer plus clairement, sache que je n'aurais pas pu épouser M. d'Armangis si je n'avais, auparavant, laissé quelques bribes de ces immenses biens aux misérables dans les mains lesquels il était tombé.

—Et ces misérables é aient de Jozères ?

—Non, le robin ne vint que plus tard... Ce furent la Cardoze et Perrier qui débutèrent. C'est de là que date le commencement de la grande fortune du docteur.

—Consentirais-tu à tout me conter ?

—Autant vaudrait me demander tout de suite de te dire en détail les amours de Nicole et de Perrier, répondit la sœur en souriant.

—Alors, fais-moi ce récit.

Berthe consulta la pendule du regard.

—Non, dit-elle, j'ai hâte d'arriver à Paris au point du jour.

—Promets-moi au moins de parler quand nous serons en voiture.

—As-tu donc la tienné ?

—Oui, elle m'attend derrière le mur du jardin... Par une température pareille, le cocher doit être gelé sur son siège.

—Cours t'en assurer pendant que je vais passer une robe, puis reviens me chercher, commanda la sœur.

Quand, dix minutes après, le comte reparut, il trouva sa compagne de voyage complètement habillée et déjà impatiente de son retour.

—Nous ne pouvons partir, annonça-t-il tout penaud.

—Pourquoi ?

—J'ai vainement cherché... chevaux et voiture, tout a disparu. Il faut croire que le vieux Bourguignon, par quelque mensonge adroit, aura décidé le cocher à partir sans moi. A cette heure, Avril et son mentor doivent être sur la route de Paris dans ma voiture.

Un rauque cri de rage poussé par Mme d'Armangis accueillit cette nouvelle.

—Cette mésaventure à son bon côté. Nous saurons au moins par le cocher où ils se sont fait descendre à Paris, ajouta Francis pour calmer un peu cette colère.

—Mais ne peux-tu trouver dans le pays une voiture quelconque ?

—A cette heure tout le monde dort encore. Patientons jusqu'au point du jour... alors j'irai parcourir le village en quête d'un véhicule.

Forcée d'accepter ce délai, Berthe se laissa tomber sur le divan. Alors M. de Valnac vint s'asseoir près d'elle et, bien doucement, lui demanda :

—En attendant, veux-tu me conter les amours de Perrier et de la Cardoze ?

A l'insistance que mettait le jeune homme pour obtenir d'elle ce récit, la sœur secoua la tête en disant d'un ton plein d'une tristesse ironique :

—As-tu vraiment cette malsaine curiosité de connaître à fond l'infamie des tiens ? Ne veux-tu pas rester ignorant d'une honte qui rejaillit sur toi ?

Puis, soudain, se ravissant :

—Soit ! fit-elle, je vais contenter ton désir.

#### LES AMOURS DE LA CARDOZE ET DU DOCTEUR

Et s'accoudant à l'aise sur les coussins du divan, Mme d'Armangis commença en ces termes :

—Des premiers événements qui ont amené ou suivi la liaison de Perrier et de la Cardoze, je ne sais que ce que j'ai appris par la confession de Nicole ou les aveux du docteur qui me furent faits alors que je les retrouvai pour la première fois après leur fuite du château de Gabrinoff. La guerre, qui bientôt fut déclarée entre nous trois autour du lit de M. d'Armangis blessé arrêta pour jamais les confidences de ces deux êtres cupides.

Il paraît que je fus cause... non pas de la perte de Nicole, car cette fille avait hâte de se perdre... mais du fait qui la fit choisir Perrier. Tu étais alors un tout jeune enfant, mon cher Francis, et tu as ignoré que, dix jours avant la mort de M. de Gabrinoff, une terrible scène s'était passée dans la maison du garde-chasse.

Au retour d'une longue course qui avait été donnée pour l'éloigner, Jacques Cardoze, rentrant chez lui avant l'heure à laquelle il était attendu, avait surpris mon mari cherchant à violenter Nicole. Il s'ensuivit cette scène, dont je vins de te parler, qui se termina par l'expulsion du comte que le père irrité chassa de chez lui en prononçant de furieuses et imprudentes menaces.

Or, la colère de Jacques aurait pu aussi s'attaquer à un second coupable. Car, si prompt qu'eût été M. de Gabrinoff à venir trouver la fille quand le père était absent, un autre s'était déjà glissé dans la maison... et cet autre était Perrier qui, depuis longtemps, s'était enflammé pour la belle. Les coups que M. de Gabrinoff frappait à la porte avaient donc troublé le tête-à-tête des amoureux, et Nicole, faute de pouvoir faire évader le docteur, l'avait laissé monter sans lumière à l'étage supérieur pour s'y tenir durant la visite du comte.

En fille adroite, qui courait deux lièvres à la fois, la Cardoze espérait avoir le temps, avant le retour de son père, de savoir quelles étaient les intentions du Russe et, dès qu'elle l'aurait congédié, de faire décamper à son tour Perrier.

La rentrée subite de Jacques bouleversa le plan de sa fille.

Après le départ forcé de M. de Gabrinoff, le docteur, caché au premier étage, était resté tout coi dans la chambre où, au milieu de l'obscurité, il avait pénétré à tout hasard. Les menaces proférées par Jacques contre mon mari étaient loin d'avoir rassuré cet amoureux qui n'en avait pas perdu un mot. Aussi se tenait-il immobile dans les ténèbres, évitant tout bruit qui pût révéler sa présence à un père qui recevait aussi vertement les amateurs rôdant autour de sa fille.

Il se disait que si le rang du comte avait pu empêcher que la fureur de Jacques allât jusqu'aux violences, il n'en serait pas de même pour lui, pauvre hère, quand il se trouverait, à son tour, exposé à une colère qui serait d'autant plus terrible qu'il aurait moins à se contenir. Il pria donc sincèrement la Providence pour qu'elle éloignât Jacques durant un court instant, pendant lequel il pourrait prendre sa volée.

Quand M. de Gabrinoff avait quitté la maison du garde, il était tombé dans un groupe de promeneurs nocturnes dont je faisais partie. Je m'en détachai aussitôt pour marcher droit à Jacques qui m'introduisit dans la grande et unique salle du rez-de-chaussée. A mon entrée, Nicole était toujours plongée dans l'évanouissement, vrai ou faux, qui l'avait renversée sur le parquet quand son père était venu si mal à propos troubler la fête. Je n'avais guère confiance en cette pâmoison trop persistante; et

comme la présence de la donzelle me gênait pour ce que j'avais à dire au garde-chasse, je lui conseillai de la porter sur son lit où elle reprendrait ses sens. Jacques enleva la fille entre ses bras et se mit à gravir les marches qui conduisaient à l'étage supérieur.

Tu devines à quelles tranches Perrier fut en proie lorsqu'il entendit le pas lourd de Jacques monter l'escalier. Il était pris comme dans une souricière. Aussi, à demi mort de frayeur, se faisait-il le plus mince possible dans le coin où il se tenait, ignorant toujours en quelle chambre il s'était réfugié. Le malheureux recommanda son âme à Dieu quand, à ses oreilles, gringa le bruit de la porte ouverte par le père qui entra précieusement dans la pièce où il s'était blotti.

Il en fut quitte pour la peur.

Quand le garde avait soulevé sa fille pour l'emporter, il avait d'abord voulu prendre la chandelle qui brûlait sur la table de la salle; mais, en réfléchissant qu'il allait me laisser dans l'obscurité, il était monté sans lumière à l'étage supérieur dont il connaissait trop bien tous les coins et les recoins pour ne pas s'y guider à coup sûr au milieu des ténèbres. Il arrivait donc dans cette pièce, qui était la chambre à coucher de Nicole, pour déposer doucement l'évanouie sur le lit. Ce soin pris, il s'éloigna en tirant la porte derrière lui.

Si Perrier n'avait pas été aperçu, il lui avait été impossible, en ravanche, de voir ce que Jacques était venu faire. Il avait bien entendu une sorte de bruit étouffé, mais le trouble qui l'agitait ne lui avait pas permis de s'en rendre compte. La courte présence du garde l'avait convaincu, au contraire, qu'il s'était introduit dans la chambre à coucher même du père.

— Il sera venu déposer quelque paquet ici... sa carnassière sans doute... et, pour cela, il connaît assez la pièce pour n'avoir pas eu besoin de lumière... Mais que va-t-il m'arriver tout à l'heure, quand il remontera avec sa chandelle pour se coucher? se disait le docteur en prêtant l'oreille au pas de Cardose qui redescendait.

Il n'était pas seul à épier ce bruit, car, dès que les marches redevenues muettes eurent annoncé que Jacques avait mis le pied dans la salle du bas, un léger frôlement se fit entendre, puis une voix prudente souffla bien bas :

— Êtes-vous là ?

— Oui, répondit sur le même ton l'amoureux qui avait reconnu la voix de Nicole.

Des petits coups secs, suivis d'étincelles qui piquetaient l'obscurité de points lumineux, prouvèrent que la jeune fille battait le briquet pour se procurer du feu. Tout en s'occupant de ce soin, elle avait repris la conversation.

— C'est encore bien heureux que vous ne soyez pas entré dans la chambre de mon père.

— Au milieu des ténèbres, j'ai marché à l'aventure et le hasard m'a été favorable.

— Oh ! favorable ! fit Nicole dont la chandelle, qui venait de s'allumer, éclaira un sourire moqueur.

En apercevant la jeune fille, Perrier voulut marcher à elle.

— Chut ! dit elle vivement, le moindre bruit s'entend d'en bas. Restez immobile et attendez.

— Attendre quoi ?

— Papa reçoit en ce moment Mme de Gabriouff. A son départ, il le reconduira, lanterne en main, à travers le parc, jusqu'au château. Aussitôt le champ libre, vous vous enfuirez au plus vite.

Bien souvent, en effet, Jacques m'avait ainsi ramenée lorsque, avant mon mariage, j'allais lui rendre de fréquentes visites. Mais Nicole ignorait que, ce soir-là, j'étais venue à la maisonnette en une nombreuse compagnie qui m'attendait dehors pour m'escorter au retour.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236].

### A NOS ABONNÉS

Nous trouvant en face d'échéances rigoureuses, nos abonnés nous rendraient servie en nous faisant tenir, sous le plus court délai, le montant du compte qui leur a été transmis le mois dernier.

### AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des *DRAMES INCONNUS*, c'est-à-dire depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1884; celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des *MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE*, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de *LA FILLE DE MARGUERITE*, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'*UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE*, commencée le 1<sup>er</sup> janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

### — AUTRES AVANTAGES —

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'une des années ci-après mentionnées, à son choix; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années; celle qui nous en enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous en enverra six recevra la collection complète depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

**INFORMATIONS** — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit:—Un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents: 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1<sup>er</sup> janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

**PREMIÈRE ANNÉE, 1880**—Epuisée.

**DEUXIÈME ANNÉE, 1881**—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique Un Echangé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

**TROISIÈME ANNÉE, 1882**—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echangé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

**QUATRIÈME ANNÉE, 1883**—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Dramas de l'Argent, Les Meurtres de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

**CINQUIÈME ANNÉE (1884)**—jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet—*Les Dramas de l'Argent et Les Meurtres de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St Gabriel.)